

"lement cette mission, et aujourd'hui elle envoie ses missionnaires et ses évêques jusqu'aux extrémités de ce continent. C'est de son sein, nous n'en doutons pas, que doivent sortir les conquérants pacifiques qui ramèneront sous l'égide du catholicisme les peuples égarés du nouveau monde"...

"Ceux qui tiennent haut et ferme le drapeau de l'Eglise latine, ceux qui peuvent remplir là, sur ce jeune hémisphère, le rôle historique rempli par la France dans le vieux monde, ce sont les Canadiens. Puisse-t-ils recevoir dans cette grande tâche les encouragements et les secours que méritent et leur persévérance et leur foi. Avec un but aussi noble, ils peuvent marcher la tête haute vers l'avenir."

* * *

Un autre écrivain français, protestant et libre-penseur, qui a visité notre pays et ne s'est pas renseigné principalement aux sources cléricales, mais qui a voulu faire néanmoins un travail sérieux et assez impartial, M. André Siegfried écrivait, en 1906, dans son livre bien connu "Le Canada—les deux races."

"L'Eglise catholique est certainement le facteur le plus puissant dans la formation du peuple canadien français. Nous montrerons comment elle l'a défendu, développé, discipliné contre l'adversaire, mais en même temps marqué d'une empreinte sans doute ineffaçable (p. 3).

"L'Eglise romaine, considérée dans son camp retranché de Québec, y jouit d'un véritable régime de privilège. Hâtons-nous de reconnaître du reste qu'elle tient, sur les bords du Saint-Laurent, une place à part, qu'elle a de tout temps été pour ses disciples une protectrice fidèle et puissante, que notre race et notre langue lui doivent peut-être leur survivance en Amérique. Cette situation exceptionnelle lui permettait dès la conquête de revendiquer du vainqueur lui-même des droits spéciaux. A bien des égards, les avantages archaïques qu'elle conserve sont la reconnaissance de services rendus à notre nationalité. N'est-elle pas doublement chère aux Canadiens, qui voient en elle, non seulement le représentant de leur foi, mais encore le défenseur attitré de leur race !" (p. 12).

"La politique de l'annexion n'a pas d'adversaire plus résolu que le clergé de Québec. Le jour, en effet, où la vieille province serait entraînée dans le tourbillon américain, c'en serait fait de son isolement séculaire et les idées nouvelles s'y précipiteraient à la façon d'un torrent. Ce pourrait être la fin de la puissance catholique dans ce coin du monde, peut-être aussi la perte de la race française au Canada". (p. 27.).

N'oublions pas que c'est un protestant qui parle ainsi.

Enfin, voici du même auteur et du même livre, une page plus explicite encore, s'il se peut :

"N'est-ce pas l'Eglise catholique qui a maintenu là-bas notre langue et notre nationalité?" se demande l'auteur, et il répond : "Assurément, et personne ne songera à dire le contraire". Et il ajoute ensuite :

"On peut bien considérer en effet que, sans l'appui du prêtre, nos compatriotes d'Amérique auraient sans doute été dispersés ou absorbés. C'est le clocher du village qui leur a fourni un centre, alors que leur ancienne métropole les abandonnait totalement et leur retirait même ces autorités sociales autour desquelles ils auraient pu grouper leur résistance; c'est le curé de campagne qui, par son enseignement de chaque jour, a perpétué chez eux ces façons de penser et ces manières de revivre qui font l'individualité de la civilisation canadienne; c'est l'Eglise enfin qui, prenant en main les intérêts collectifs de notre peuple, lui a, plus que quiconque, permis de se défendre avec succès contre les persécutions ou les tentations britanniques.

"Aujourd'hui encore— et nous l'avons montré longuement dans les chapitres qui précèdent—il y a partie liée, au Canada, entre le clergé et ses fidèles de langue française. Comme hier, comme il y a cent ans, le maintien du catholicisme semble donc être la principale condition de la persistance de notre race et de notre langue au Dominion". (p. 67).

L'auteur, qui reste anticlérical, ajoute bien ensuite que "ce fait—car c'est un fait dit-il,—soulève pour l'avenir de graves problèmes". Il croit, mais sans en fournir la démonstration, que cet attachement du Canadien-Français à sa foi et à son Eglise peut ralentir l'essor de la société canadienne-française. Mais il n'ose pas cependant souhaiter que les liens de cet attachement se relâchent. Il ajoute, en effet :

"Mais que faire? Car, ou bien les Canadiens français resteront étroitement catholiques, et alors ils auront, dans leur isolement un peu archaïque, quelque peine à suivre la rapide évolution du nouveau Monde; ou bien, ils laisseront se détendre les liens qui les unissent à l'Eglise, et alors, privés de la cohésion merveilleuse qu'elle leur donne, plus accessibles aux pressions étrangères, ils verront peut-être de graves fissures se produire dans le bloc séculaire de leur unité". (p. 68).

* * *

Ce que M. Siegfried dit ici, surtout du point de vue de la conservation défensive, contre les dangers ou les agents extérieurs, n'est pas moins vrai de notre conservation intime, organique, contre les dangers intérieurs. C'est une considération sur laquelle il faudra revenir. Mais dès maintenant rappelons ici le mot d'un ami qui nous a rapidement, mais bien regardé, avec son esprit et aussi avec son cœur.